

Le sans-gêne.

Alors qu'au bon vieux temps, on entrait chez le voisin sans heurter, ni s'excuser, chaque ménage tend de nos jours à devenir une sorte de forteresse à l'anglaise. Les relations s'espacent entre habitants du même hameau, de la même maison, voire du même palier. Peu à peu, le système des villes s'introduit dans nos montagnes. Les circonstances ont contribué à cet état de choses bien plus que l'imitation de ce qui se faisait au dehors. L'apparition d'épiceries dans les moindres hameaux; le passage régulier du boulanger, du boucher, du maraîcher et de revendeurs de tout genre mettent les denrées à la portée de la ménagère. On a moins besoin d'emprunter ceci ou cela.

Autrefois, la manie de l'emprunt atteignait chez certaines gens des proportions invraisemblables. Tout s'empruntait : une livre de pain, une once de café, un morceau de sucre, une goutte d'huile pour la lampe. Même fait quant aux outils de tout genre, charrues, herses, fourches, rateaux, marteaux, scies et rabots. D'aucuns préféraient emprunter qu'acheter même si les moyens ne manquaient pas.

La possession en commun contribuait aussi à rapprocher les gens. Des voisins, des environniers (tout un hameau parfois) s'associèrent pour l'emplette et la jouissance de certains objets : d'une chaudière, d'un cercle à fromage, d'un moule à beurre, d'un sérau à peigner le chanvre et le lin. Les diverses marques à feu, les dates et initiales gravées sur ces instruments témoignent de l'ancienneté des consortiums (XVII^e et XVIII^e siècle).

N'allez pas croire pourtant qu'au temps passé on s'entendait mieux entre voisins qu'aujourd'hui. Hélas, c'est une loi sur notre pauvre terre que toujours deux voisins auront entre eux la guerre. Il y eut, à toutes les époques, des haines de famille, des piques, des "niaises" pour nous servir d'un terme bien vaudois. Elles provenaient le plus souvent d'indivisions de partages et héritages, d'anticipations sur le bien d'autrui. Le Combiert, c'est un trait marquant de son caractère, pardonne rarement un affront, une atteinte quelconque à sa propriété ou à sa dignité, même si l'offenseur s'excuse ou affirme avoir agi inconsciemment. On se montre singulièrement susceptible dans le Haut-Vallon, "gêfre" pour employer l'expression du crû. Sans même qu'une parole déplacée ait été proférée, deux hommes s'éviteront désormais, s'ignoreront. Leurs proches en feront autant. Voici les deux familles brouillées pour des générations peut-être.

A la plaine vaudoise, en revanche, les offenses font rarement long feu. Deux individus peuvent échanger les propos les plus vifs, se traiter réciproquement de canailles, en venir aux mains et même s'administrer une formidable râclée, sans que brouille s'ensuive; le lendemain, on en rit. Tout finit par un généreux : "Allons prendre un verre!"

La mort qui aurait dû assoupir les différends les ravivait parfois. En élaborant la liste des parents, amis et connaissances conviés aux obsèques, d'aucuns évitaient d'inscrire les noms des personnes avec lesquelles elles étaient en froid. La zizanie s'en trouvait naturellement réacerbée.

Négliger de prendre part à un ensevelissement après convocation, rien de tel pour blesser la famille affligée. "Ils ne se sont pas donné la peine d'y venir, entendait-on dire, on le leur revaudra au moment opportun".

L'entente régnait-elle entre voisins, les familles se rendaient volontiers des services signalés. On s'aidait à veiller une bête en train de véler, à la rouler sur le plancher de l'étable si la pauvre avait attrapé la torche. On donnait un sérieux coup de main en cas de pluie menaçante. On permettait l'utilisation du four encore chaud. On se chargeait de traire les vaches du voisin empêché pour une raison ou pour une autre. On avançait de l'argent si la famille amie se trouvait momentanément serrée.

Les associations pour la jouissance en sociétés des pâturages et des regains, les sociétés de fontaines ou de puits contribuaient en outre à resserrer les liens entre voisins, (parfois pourtant à les relâcher).

Il semblait en certaines occasions que l'harmonie régnait au hameau. Lors du lever d'un bâtiment ou du relèvement de celui-ci, nul n'aurait voulu manquer à l'appel; du grand jour de "levée" chacun se faisait un devoir de s'aider au mieux. Un banquet suivait dans la grange battant neuf où la fête se prolongeait tard dans la nuit. Tout le répertoire y passera, chacun chantera sans se faire prier sa chanson favorite. Il importe de dire qu'il n'était pas question de profiter. Les invités apportaient tous à l'édification du bâtiment un cadeau proportionné à leurs moyens. Une sauterie terminait d'ordinaire la partie.

De ces joyeuses festivités d'autrefois au village, seul un lointain souvenir demeure. Depuis près de 80 ans, il n'est pas question de participation des voisins au lever et au banquet d'inauguration.

De tout temps, les contrastes entre pauvres et riches furent moins frappants à la Vallée qu'ailleurs. Il n'a jamais existé chez nous de castes faisant bande à part. Chacun s'estime en droit de frayer avec n'importe qui sur un pied d'égalité. Faisaient exception les mendiants professionnels et occasionnels, autrefois si nombreux. Un cri d'appel de 1848 prouve que la mendicité était alors une véritable plaie sociale. Les mesures prises par les autorités et les sociétés de bienfaisance finirent par en avoir raison.

La sociabilité. (Geselligkeit : Strasso et Wirthaux)

Les gens du dehors qui séjournent à la Combe constatent unanimement combien l'accueil des natifs est réservé. Il faut un certain temps pour que la glace se fonde avant que le Combiere se révèle sous son vrai jour, et qu'il vous parle à coeur ouvert. Le noviciat sera abrégé si le nouveau venu est bon musicien ou gymnaste et surtout s'il sait faire quatrième aux cartes. Rien de tel pour rapprocher les humains qu'un noble yass.

On nait plus ou moins sociable, à la Vallée comme ailleurs. Vous y rencontrerez des natures bourruës et distantes comme d'autres plus ou moins accueillantes. Là-dessus viennent se greffer les sentiments nourris à l'égard du prochain, il s'en suit que certains s'éviteront ou passeront raides à côté des autres; que certains s'accueilleront avec effusion. Il en sera toujours ainsi.

Rares les maisons qui disposaient autrefois d'un tonnellet de vin. La plupart des gens ne touchaient au jus de la vigne que dans des occasions exceptionnelles, à l'auberge. Trois fois par an, aux époques (foires de mai et d'octobre et fêtes du nouvel an) les établissements regorgeaient de clients. Les horlogers et les pierristes venaient de toucher leur paie de quatre mois. La somme rondelette dont ils disposaient leur permettait de régler le boulanger, le boucher, l'épicier et de faire quelques achats. Entrer à la pinte à ce moment-là se révélait dangereux pour plusieurs. Un premier "quartet" (quart de pot) en appelait fatalement un second. "Ce soir, les gens rassis seront sûrement réveillés par ces chants d'hommes avinés." Les jours de marché au bétail (premier jour de foire) et de concours ne manquaient pas non plus de remplir les auberges. Comment ne pas arroser l'heureuse vente d'une bête primée à bon prix! L'heureux propriétaire d'une bête primée n'est-il pas en droit de se réjouir de l'honneur fait à son étable?

L'aisance apportée par l'industrie permit à la longue à nombre de nos horlogers-paysans d'avoir du vin à la cave. La famille s'en accorde un verre à midi et le soir avant d'aller au lit. Le précieux liquide cessa peu à peu d'avoir le même pouvoir ensorcelant. Les abus deviennent exceptionnels.

Dans les moments d'effervescence politique, il y avait autrefois une grande animation dans les pintes. Vers 1870 encore, les journaux pénétraient dans un nombre restreint de ménages. Pour savoir ce qui se passait dans le vaste monde, rien de plus simple que de se rendre à l'auberge le samedi soir. Un ou deux municipaux et le boursier s'y trouveront sûrement. Ils nous entretiendront de la reconnaissance de l'infaillibilité du pape ou des menaces de guerre sur le Rhin. Inutile de s'abonner à la Gazette ou au Nouvel-Liste.

Tension entre parties d'un même village (Verhältnis des Dorfteile untereinander).

Dans nos trois communes composées de gros villages et de hameaux, une certaine rivalité dut fatalement éclater entre eux. D'inévitables tiraillements se produisirent. On peut même parler de vraie animosité entre localités voisines.

Les communes du Lieu et de l'Abbaye parvinrent à atténuer la tension des esprits en procédant au partage des pâturages communaux entre les hameaux. La vaste commune du Chenit parvint à conserver son intégrité, en dépit de tentatives répétées de partage. Longtemps le Brassus aspira à faire bande à part. La création d'une paroisse du Brassus vint encore renforcer le désir de sécession. (1837). Les rivalités paralysaient l'activité des autorités. La question de savoir quelle rive du lac emprunterait la ligne ferrée Pont-Brassus à construire vint mettre les esprits en ébullition. (189) Ce paroxysme atteint, les animosités s'atténuèrent à la longue. Seul un certain sentiment de jalousie envers le chef-lieu de la commune demeura vivace.

Nos villages, souvent disposés en deux longues rangées de maisons le long d'une route, virent se créer des rivalités entre le haut et le bas, le vent et la "bise".

Derrière la Côte le trol (ou le tros) kapouta

Le Bas-du-Sentier s'entendait mal avec le haut. Au Lieu, ceux de bisse ne pouvaient sentir ceux du vent et vice-versa. Les gens du Séchéy regardaient sans bienveillance leurs voisins du Lieu; tenons nous en à ces quelques cas.

Alors surgirent des surnoms malodorants, en patois puis enfrançais, ces rimes satiriques qu'on se lançait au nez :

~~Derrière la Côte le trol~~ (ou le tros) kapouta.
Derrière la Côte les pète-choucroute (ou les mange-chorce)
~~vè tché-lù Maître, Le trètrè~~ *vè tché lù Maître, Le trètrè*
Vers Chez-le-Maitre, le traître. *ou sôl à lé trôl (ou le tros) l'èkè*
~~ou solà le trol~~ (ou le tros) l'èkè *ou sôl à lé trôl (ou le tros) l'èkè*
au Solliat, les "troille" ou les trosse laiquia" *(le Monsieur)*

~~ou Brachobu, le mechoeu~~ (ne se traduit pas, les mot Bras-sus, ne riment pas en français avec le mot Monsieur).

Les trivialités et grossièretés abondaient. Passons-les sous silence et tenons-nous en à ces quelques échantillons.

Relations entre groupes professionnels. (Verhältnis des Berufsgruppen untereinander)

Avant l'apparition du régime des fabriques, la presque totalité de nos horlogers-pierristes s'adonna conjointement à l'agriculture et à l'élevage du bétail. Dans ces conditions une tension entre paysans et hommes "d'établi" n'était pas concevable. Des germes de rivalité se développèrent toutefois lors des crises horlogères. Ceux des ouvriers qui ne jouissaient pas d'un petit domaine eurent tendance à jalouser le cultivateur, pour lors favorisé. Les deux guerres mondiales provoquèrent naturellement une recrudescence de cette disposition fâcheuse. Quelques paroles imprudentes y contribuèrent.

L'essor industriel fit considérer comme inférieurs certains métiers, tels ceux de maçon, de plâtrier, de cordonnier, de tailleur de terrassier et autres. Des étrangers vinrent prendre la place des gens du pays. Une brochure consacrée à la Pauvreté dans la commune du Chenit en 1848 déplore cet ostracisme en ces termes éloquentes : "Nos pères furent horlogers, lapidaires, boisseliers, ou rien. Nous voulons exercer les mêmes professions. combien n'y a-t-il pas d'horlogers à petits gains, parce qu'ils sont inhabiles à cet état, tandis qu'ils feraient beaucoup mieux dans tel autre... Les mots d'horloger, de lapidaire--- chatouillent-ils plus agréablement l'oreille que ceux de maçon, de ferblantier....? vous permettez que des Français, des Savoisiens, des Italiens, des tyroliens viennent chaque jour enlever au pays un argent immense par l'exercice des professions de maçon, de plâtrier, de chaudronnier, de charbonnier, chauffournier, ramoneur, taupier, etc." Ces considérations demeurent d'actualité.

Village tourné en ridicule (Schildbürgergeschichten).

Pourquoi certaines localités dont les habitants sont sages et normaux passent-elles pour avoir été le théâtre d'une série d'incidents cocasses et ridicules ?

Chez nous, il paraît vraisemblable que le nom même de Bieux (prononcé béu), rime avec fou, bayou (petit nom de la chèvre) et une kyrielle de pöjoratifs contribua à faire de ce village l'objet des moqueries des voisins.

Ces anecdotes drôlatiques, transmises de génération en génération remontent certainement à plusieurs siècles.

*Piti pòlè, trāsè vùtr dāo klā de l'étrāblu,
tārè de l'avāina!*

ms 462
463

61

Un jour les braves villageois se mirent en tête de déplacer leur église. Tous tiraient sur un fil de laine qui s'allongeait peu à peu. L'un d'eux s'aperçut alors qu'une bouse placée devant lui se trouvait maintenant à l'arrière. Il se figura que l'église avait bougé et tout joyeux fit part de cette constatation à ses camarades.

En une autre occasion, le boeuf qu'on avait hissé au clocher pour y brouter une touffe d'herbe poussé là-haut s'étrangla. Les villageois, le voyant tirer la langue, crurent que c'était par anticipation du plaisir qui attendait la bête.

Un autre bonhomme eut pitié de sa chèvre mouillée. Pour la sécher, il l'introduisit dans le four encore chaud où elle périt d'asphyxie.

Un niais, bien intentionné, se fit un devoir d'appuyer une échelle contre un arbre pour permettre à un pauvre chat d'en redescendre.

Certain voiturier peu éclairé s'en fut une fois à la plaine. Il y fit l'acquisition d'une courge baptisée oeuf de cheval par le vendeur. En chemin la courge tomba et roula sous un buisson. Un lièvre effrayé s'en échappa et notre Bioulin de s'écrier : Piti pòlè, trāsè vùtr dāo klā de l'étrāblu tārè de l'avāina (Petit pou-lain, cours vite vers l'écurie, tu auras de l'avoine).

A ces balivernes venaient s'ajouter quelques couplets satiriques :

Tout le long des Bioux, on y sent la soupe aux choux.

Par une nuit très noire
Il arrive au moulin
Trois grosses têtes noires
Qui vomirent du vin
Et de la choucroute
Du lard et des choux
Avalés en route
Joli présent des Bioux.

(premier couplet de la "chanson nouvelle" relevée dans un vieux grimoire datant de l'an 1820 environ) (C/R (92/33))

Des anecdotes drôlatiques de même nature ont cours tant à la plaine vaudoise que chez nos voisins de la Comté. Autant de villages moqués, autant de variantes des mêmes thèmes. Parfois pourtant apparaît une drôlerie inconnue ailleurs, ainsi à Crans du Jura celle de l'église qu'on badigeonna de crème pour en faire le plus blanc de tous les sanctuaires de France et de Navarre. Hélas! Les mouches accoururent de toutes les provinces. Bientôt elles formèrent une couche d'un pied d'épaisseur sur les murailles naguère immaculées.

Types d'originaux. (Dorfororiginale). Chaque région, chaque localité eut les siens. Chacun les connaissait, les tutoyait. Vêtus à la diable, ils portaient pour la plupart, le "fusil de toile" ainsi dénommait-on plaisamment la besace des mendiants.

Il y a trois quarts de siècle, vivait au Licu un type à part, Jules à la Tonton. Les bizarreries de cet individu peu loquace qui n'abandonnait jamais son haut de forme ont été l'objet de tout un volume ("Bon vieux temps et progrès" par E.A.)

En février 1862, mourait avancé en âge, un drôle de corps. Ce vieux garçon se prétendait dénué de tout et se nourrissait misérablement. Des planches bouchaient les fenêtres de sa bicoque, à l'exception d'une seule. comment aurait-il pu faire remettre les vitres cassées ? Ce pauvre hère portait toujours le même chapeau déteint. Sa blouse, aux rapiécages multicolores, lui tenait fidèle compagnie depuis un temps immémorial. Nul n'était admis à pénétrer chez lui. Jamais cet homme n'achetait de bois. Il ramassait quelques débris ou quémandait des rondins ou des bûches de ses voisins.

Le beurre lui paraissait un luxe, aussi se servait-il de graine de chanvre pour graisser sa soupe. A sa mort, quelle ne fut pas la stupéfaction de ses héritiers de découvrir dix moules de bois; puis, dissimulées dans un vieux tuyau 18 1/2 livres d'argent en pièces de cent sous (fr 1850) On a prétendu qu'une certaine quantité de napoléons s'y trouvait également. La scène se passait aux Charbonnières.

Figure archi-connue au temps de mon enfance que celle de la Bossette. Ce vieux bricoleur, toujours en quête d'un pot de café au lait, de vêtements ou de chaussures, s'en allait de porte en porte. Sa langue acérée ne ménagait pas ceux qui refusaient de lui faire l'aumône. "Qui donne au pauvre, prête à l'Eternel" ne manquait-il pas de dire à quiconque hésitait à donner. La réticence ? de certains se comprenait pourtant. On savait que le quémandeur s'empressait de vendre pour boire toute pièce de vêtement ou toute chaussure encore bonne qu'il recevait.

Tenons-nous en à ces trois originaux depuis longtemps disparus. Traiter de leurs pareils plus récents pourrait éveiller certaines susceptibilités. Il importe pourtant de constater qu'aujourd'hui les types à part se font rares. Les gens paraissent faits en série, sur le même patron. L'originalité tend à se perdre.

Médisance (Familiengeschichten) Les cancans ont partout longue vie. Des méfaits plus ou moins avérés seront un beau jour jetés à la face d'un descendant du fautif. On reprochera à qui n'en peut mais d'avoir eu pour aïeule à même génération la fille du bourreau; ou qu'un larcin demeuré impuni fut à l'origine de la fortune d'un arrière-grand-père. Dans un moment d'excitation certains n'hésiteront pas à rappeler à leur antagoniste qu'un de ses proches parents a subi la prison, séjourné à Cery, à la Colonie, ou à la Légion, que leur arrière-grand-mère eut un enfant illégitime.

Surnoms de familles et de personnes. (Familien- und Personenübernamen.)

De tout temps les sobriquets foisonnèrent. On en peut relever dans les terriers latins déjà comme dans les procès-verbaux des Conseils de nos trois communes. Noms de famille et prénoms se déforment, s'abrègent et s'astroplient, à l'infini, devenant ainsi de vrais surnoms. Il s'en crée tous les jours dans des circonstances qu'il n'est pas toujours facile de préciser. Toute la flore, toute la faune, toutes les qualités et défauts physiques ou moraux, tous les phénomènes de la nature y passent. On en remplirait un gros volume. Contentons-nous de glaner dans ces feuilles d'appellation malicieuses, piquantes, ingénieuses ou banales, d'ordinaire très justifiées, en procédant du général au particulier.